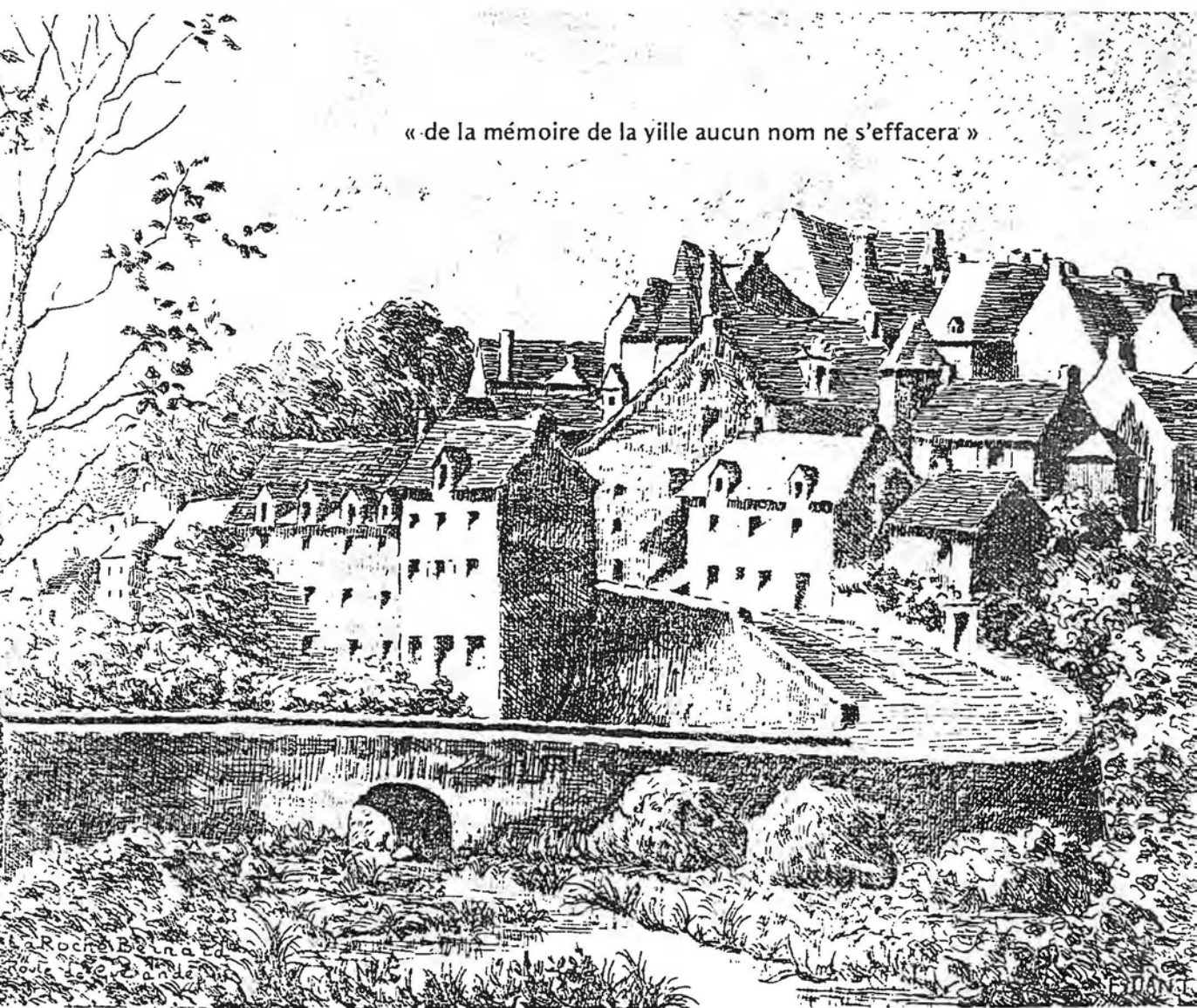
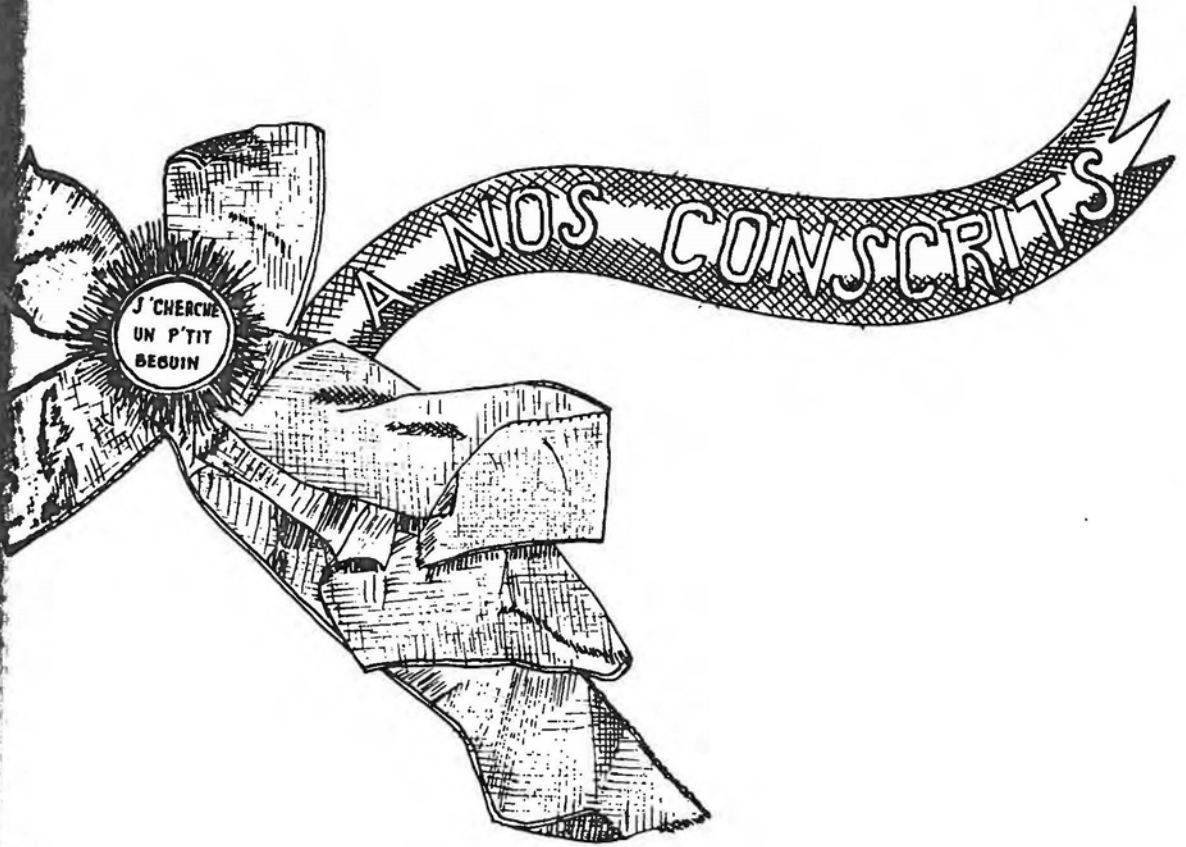


# LE RUICARD

« de la mémoire de la ville aucun nom ne s'effacera »



ÉDITÉ PAR L'ASSOCIATION POUR LA SAUVEGARDE DU PATRIMOINE  
HISTORIQUE ET ARTISTIQUE DE LA ROCHE-BERNARD



Un an avant leur départ pour le service militaire, les jeunes gens "passent le conseil de révision", ou "le conseil", plus simplement, formalité essentielle dans le cours de leur vie, qui jugerait de leur aptitude à devenir soldats.

Des sept communes voisines, les jeunes de la classe "appelée à servir" affluaient au chef-lieu de canton. De Théhillac, Saint-Dolay, Pénestin, Camoël, ils venaient en chars à bancs, plus tard en voitures et parcouraient à pied les derniers kilomètres qui les séparaient de la Roche.

Les conscrits de Nivillac, Marzan, Fêrel, faisaient à pied tout le trajet. Les uns et les autres chantaient pour se donner du courage :

C'est y'a 10 ans pa-pa et mi-maman me dis-aient monen-tant tu ser-vi-ras la Fran-  
ce tu ser-vi-ras - a - vec hon-neur pendant 3 ans les 3 cou-teurs

Ils entraient à la Roche, groupés par commune, drapeaux tricolores en tête, et chantant :

Nous allons faire voir devant Mr le Major  
Si nous sommes capables de faire des soldats  
(sur l'air de "nous allons passer le conseil. les filles")

Marzan se distinguait par son rythme plus saccadé. En pleine ville, alors que les Rochois et les Rochoises sortaient dans les rues, les chansons laissaient transparaître un brin d'amertume :

A 10 heures dans la chan-bre nous al-lons fai-ser -ser nous al-lons pas-ser te cen-seil les fil les nous al-lons fai-ser no-tre li-bér-té

La Roche prenait, ce jour-là, un air de fête. Des marchands ambulants avaient dressé leurs tréteaux place du Bouffay, du Pilori, rues Basse et Haute Notre Dame. Ils exposaient des articles en rapport avec l'évènement.

Pour les maisons de commerce, comme les cafés, les boulangeries, les charcuteries, la journée vaudrait un jeudi. Le personnel était au complet. L'importante maison BERTHO accueillait traditionnellement les jeunes de Pénestin.

Dans les cafés autour de la mairie, les conscrits commençaient à se déshabiller. Ils entraient en bras de chemise dans la maison commune.

Le brigadier de gendarmerie s'appêtait à jouer un des tout premiers rôles ; ses gendarmes se tenaient sur le pied de guerre. Ils défilaient dans les rues menant à la mairie et stationnaient devant la porte d'entrée, place Louis LEVESQUE. Sur un ordre bref de leur chef et présentant les armes, ils se figeaient en un garde-à-vous impressionnant quand le Préfet et son État-major, venus de Vannes dans une automobile de musée, s'avançaient vers la mairie, y pénétraient.

Une assemblée de notables et de fonctionnaires de tous niveaux attendait les conscrits. Je cite, outre le Préfet : le Conseiller général, les Maires du Canton et quelques adjoints, un médecin militaire dit Médecin Major, le brigadier de gendarmerie, le garde-champêtre.

Par petits groupes, les conscrits s'offraient, dans le plus simple appareil, aux examens sommaires du Médecin Major. Ils passaient sur la bascule, sous la toise. La taille fournissait un des éléments d'affectation aux diverses armes.

Un coup d'oeil décelait tout de suite la difformité, l'anomalie qui empêchait le jeune homme de "faire un soldat". Quant aux infirmités cachées au regard, un notable, ami de la famille, ou le brigadier, les signalait à voix basse.

Les examinés pouvaient être déclarés ; "bon pour le service", et la joie éclatait.

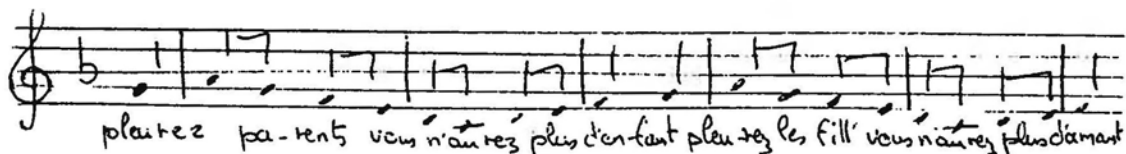
le ma-jor il a dit bon bon pour le ser-vi-ce le major il a dit bon bon pour le, du can-ton

C'est la chanson qui, tout à l'heure, emplira les rues et les cafés.

Quelques uns se voyaient ajournés. Cela signifiait que leur cas serait réexaminé l'année suivante. D'autres enfin, l'aéropage cantonal les réformait, parce que jugés inaptes définitivement. A cette époque pourtant, seules une maladie sérieuse, une infirmité grave, entraînaient une dispense du service militaire. On attachait aussi plus d'importance qu'aujourd'hui à la force physique. Les jeunes gens inaptes prenaient tout à coup conscience de leur différence, de leur infériorité vis-à-vis de leurs camarades. Encore proches de l'enfance, ils n'en demeuraient que plus vulnérables aux premières blessures de la vie.

La Roche-Bernard doit une infime partie de sa célébrité au grand nombre de ses débits de boissons ; on disait : buvettes, en ce temps-là. Les futurs soldats et les autres allaient y chercher leur veste, le Conseil terminé. S'adressant à la cantonade, les "bons pour le service" s'efforçaient de faire partager à la population rochoise le pathétique de leur situation.

La chanson qu'ils entonnaient se voulait triste. Elle l'était d'ailleurs par les sentiments exprimés, l'intonation moins assurée que prenaient les voix.



Mais l'heure de s'attendrir sonnera plus tard. Pour l'instant, les marchands ambulants et Madame GAGNOULET, dans son magasin, proposaient aux conscrits toutes sortes de parure et de décorations aux motifs inspirés par la vie militaire.

Des cartons reproduisaient, à la façon des images d'Epinal, les uniformes de l'Armée Française : le Cuirassier, le dragon, le hussard, le zouave, le chasseur à pied, le spahi .... Que de belles et vives couleurs !

Ce carton que l'on fixait autour du front mentionnaient, dans un espace ménagé à cet effet, le numéro du rôle attribué à l'heureux conscrit. A sa veste, il épinglait une cocarde tricolore ; il attachait à sa coiffure des rubans aux mêmes trois couleurs.

---

L'enfant de Nivillac, de Marzan, revenu du service militaire, accrochera au mur intérieur de sa ferme où s'écoulera sa vie, l'uniforme en papier du cuirassier ou du dragon qu'il aurait voulu être, car lui, servira dans l'infanterie comme la plupart des jeunes du canton.

---

Chamarrés de la sorte, et toujours rassemblés par communes, les conscrits vont se répandre dans toutes les rues et les cafés. Partout ils seront bien reçus ; l'usage s'est établi ainsi.

Les émotions creusent. Dans les buvettes, on se restaure : casse-croûte, au jambon, cidre, café, eau de vie de cidre, du vin plus rarement. Les gens s'échauffent. On se sait fort et on se veut brave. Il est grand temps de se montrer dans les rues et de prouver sa valeur.

On sort donc. Du seuil des cafés fusent des chansons que les futurs soldats jugent comme des provocations nullement déguisées. Un groupe monte la rue de la Roche. Un autre passe au carrefour, venant de la rue de La Touche. La rencontre est inévitable. Les conscrits se regardent en chiens de faïence. Ils évaluent leur force respective ; des propos peu amènes sont échangés.

Un groupe qui compte dix conscrits lance le défi :

nom' que 10 mais nous som' bons nous nom' les maîtres du can - ton - ton nous nom' les  
y' en a plus pour nous met-tre'

La chanson est longue, mais en cette occasion, elle n'ira pas jusqu'à son terme. Les coups pleuvent bien avant : coups de poing, coups de pied. Plusieurs rentrent chez eux avec des marques du combat.

Les gens de la Roche citaient Férel et Marzan pour les batailles acharnées que ces deux paisibles communes, par leurs conscrits interposés, se livraient.

On disait quelquefois : "un tel a été laissé pour mort". Après recherches et examens, on s'apercevait qu'il était surtout ivre-mort. Dix ou douze heures de sommeil constitueraient le remède approprié.

Les Rochois ont toujours affirmé que leurs jeunes compatriotes se comportaient plus sobrement. Ils fréquentaient les cafés, mais par courtoisie, pour rendre à la fille de la maison, lorsqu'elle avait leur âge, une visite d'amitié. Si les parents ne tenaient pas buvette, le démarche n'était point différente. Les Rochois se seraient donc distingués par leurs bonnes manières.

La fin de l'après-midi et la soirée voyaient les conscrits passer par petits paquets, chantant, les mots hésitants à se suivre dans le bon ordre.

Le cidre, l'eau-de-vie, la fatigue aidant, les airs et les paroles tristes et tendres revenaient à la mémoire : pleurez... parents, vous n'aurez plus d'enfants  
Et vous les filles... vous n'aurez plus d'amants

Tard, très tard dans la nuit, les conscrits, par petites bandes, parcourraient encore les rues, bras dessus bras dessous, les voix éraillées, toutes chansons mêlées :

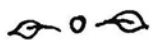
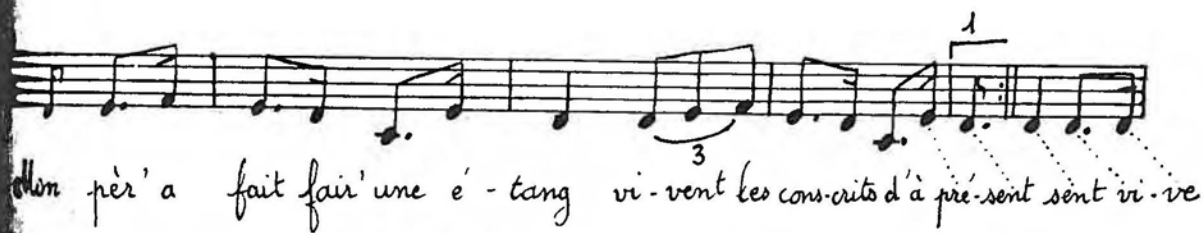
" Le major il a dit bon, bon pour le service "

ou

" C'est nous les maîtres du canton .... "



# Chants de conscrits



Les deux chants ont été recueillis en février 1980 auprès de l'auteur Sébilo, de Beausoleil en Herbignac. Il ne sont pas différents de nombreuses chansons à dizaine que l'on pouvait entendre dans les villages, seules les paroles ont été adaptées.

Nous recherchons d'autres souvenirs et chansons de conscrits

## Nouvelle Passion

(Quilbo, près de la Roche-Bernard.  
Recueillie en février 80.)

Chri-tiens pour en-ten dre chan-ter, ré-veil-lez-vous pour é-cou-ter. On  
va chan-ter la Pas-si-on de Jé-sus-Christ tou-te la nuit

Méus la veille de sa Passion  
Érit avec lui trois compagnons  
Saint-Pierre, Saint-Jean, Saint-Jacques et lui  
Tous quatre au Jardin des Olivés

Quand Jésus-Christ fut crucifié  
La chère mère est à ses pieds  
La chère mère est à ses pieds  
Qui ne cessait pas de pleurer

Cessez vos pleurs, ma mère, cessez  
Un beau paradis je ferai  
Un beau paradis je ferai  
Que Saint-Pierre en aura les clefs

Dans mon paradis je mettrai  
Tous ceux qui l'auront mérité  
Oh, oui, mon fils tu as raison  
Tous ceux qui l'auront mérité l'auront

Faut-y chanter ?

Il est écrit en Jésus-Christ  
Pardonnez-lui mon cher ami  
Pardonnez-leur mon doux Sauveur  
Pardonnez-leur d'un très grand cœur

(Après que les gens ont donné,  
les chanteurs entonnent derrière la  
porte ) :

Remercions ces braves gens  
Au nom du très Saint Sacrement  
Au nom du Père, au nom du Fils  
Au nom du Saint qu'on vous l'bénisse

-(même couplet d'injures → Cf. Ruicard  
de mars 1979.)

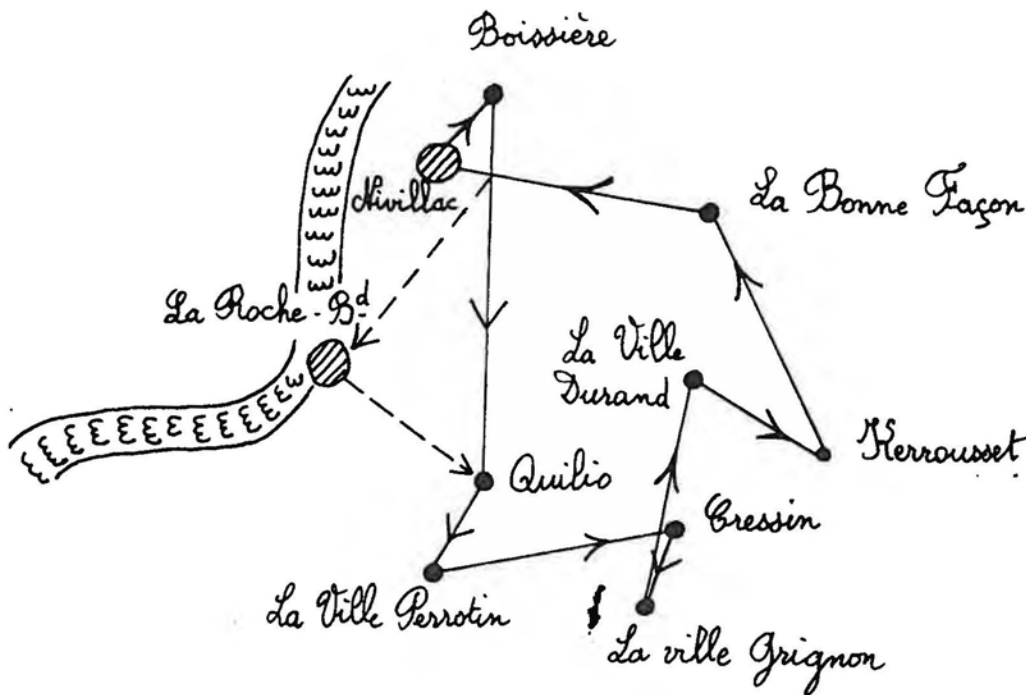
N.B. Cette version n'apparaît pas complète. Si nos enquêtes nous le  
permettent, nous ajouterons les couplets manquants.

# Nouvelle Passion (suite)

26

Nous avons déjà eu l'occasion dans le *Trucard* (n°13, mars-avril 79), de présenter ce qui est le chant de quête de la Passion. Nos enquêtes nous ont appris que la passion publiée en mars 79 avait été apprise aux chanteurs (Mr Sébilo...) une nuit par le curé de Pompas de l'époque (1920 environ). D'autre part, une légère erreur s'est glissée dans le texte de présentation : le couplet d'injures n'est chanté que si les quêteurs "disent" la passion sans rien avoir d'œufs ou d'argent.

Le chant que nous présentons ici fut exécuté, selon les dires, à la Roche-Bernard<sup>(1)</sup> dans les années 1920-25, par des chanteurs de Quilio à la porte des maisons de François Derrien, M<sup>r</sup> Gourier, Bledny et Sanhéleux... (café de la digue). Ces maisons étaient connues des chanteurs pour leur accueil favorable. Il faut savoir qu'ils se déplaçaient à pied, la nuit tombée, vers les maisons habituelles<sup>(2)</sup>. Nous avons reconstitué le trajet des chanteurs de Quilio vers les années 1920.



Ceci est un parcours type, il n'était sans doute pas utilisé à toutes les tournées, mais il montre bien quel pouvait

1. La Passion cessera d'être chantée vers les années 1950-60. Valérie Ravilly dit qu'elle fut chantée par les meuniers des alentours. (Moulin de la Dame, de la Boissière).
2. On ne chante pas devant une maison en deuil.



être le périple des chanteurs durant toute la nuit. L'argent récolté était partagé entre les quêteurs, les œufs étaient soit vendus, soit "ficassés" dans les cafés. Il ne semble pas, d'après les témoignages que, comme le dit H. Buffet ("En Haute-Bretagne"), on vende les œufs au profit de l'église.

On cite parfois les batailles d'œufs nocturnes auxquelles se livraient sans ménagement les chanteurs, prenant garde par ailleurs à ne pas s'en faire prendre. Il convient de dire ici que pendant cette nuit, plusieurs groupes parcouraient les campagnes, un certain empressement s'enouivrait, une concurrence même, pour arriver le plus vite aux portes des maisons.<sup>(1)</sup> Les groupes qui avaient un accordéon pour les accompagner étaient préférés.

Le Samedi Saint, on s'en retournera par un autre chemin pour chanter la "Résurrection" du Christ, on y quêtera des œufs et de l'argent...

Mais ceci fera l'objet d'un autre article dans le Ruicard.

H. Dréan

(1) Pour aller plus vite, le groupe se séparait en deux et chantait devant des maisons différentes.